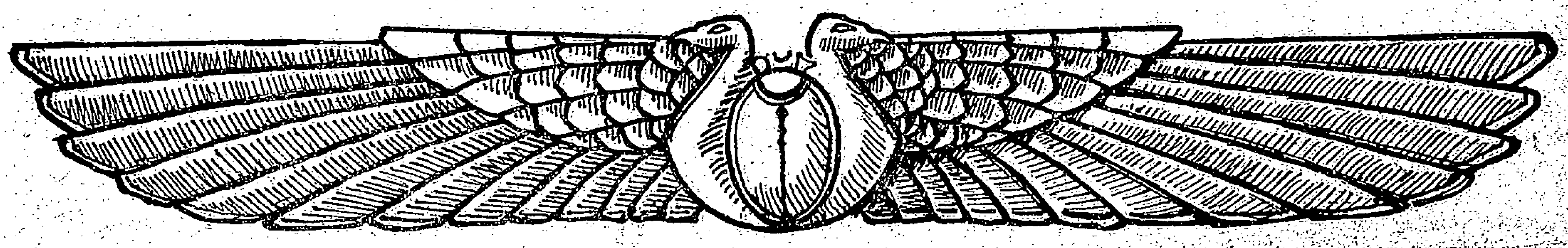


LE MESSAGE

THEOSOPHIQVE ET SOCIAL.



DIRECTION ET ADMINISTRATION
aux bureaux du Message
4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 19 ※ 7 JANVIER 1920
Paraissant le 7 et le 21 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs.
Le numéro 0 fr. 40
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

Par vous, non pour vous.

L'on discutait, et des objections s'élevaient ; le *Centre d'Action Théosophique*, récemment créé, n'avait-il pas donné comme règle absolue à tous ses adhérents : ne rien demander pour soi-même mais donner le plus possible à autrui. Comment fallait-il donc l'entendre ?... Et comme j'y rêvais moi-même, que j'entrevoyais les admirables possibilités qui s'offriraient à une Société dont les membres seraient sincèrement animés d'un tel esprit, le célèbre vers de Virgile fredonnait à mon oreille sa sublime leçon.

... c'est par vous, non pour vous, o abeilles !...

Les grands instructeurs de l'humanité, ne nous ont rien enseigné de plus haut. Ils ne nous demandent pas autre chose, mais cela nous dépasse à tel point que nous n'écoutons même pas.

Par vous, non pour vous ; et la ruche s'emplit de miel. Les abeilles affairées bourdonnent, butinent tant que le soleil les éclaire elles vont et viennent et choisissent le suc le plus exquis, non pour elles mais pour le miel, afin qu'il soit plus doré et plus doux. Jamais pour elles mais pour la ruche, pour que la communauté soit plus riche, pour leur grande famille qui est Une, pour le bonheur de leur petit Etat. Elles connaissent la grande loi : Si tu nourris les Miens tu te nourris toi-même, car la vie est une en tous et en Moi.

Se livrer à l'œuvre commune, dans une activité débordante se donner à plein cœur, et mourir s'il le faut au pied de la fleur enviée, pour la vie de la Ruche, pour le service de la Reine, dont la maternité incessante crée inlassablement, voilà l'idéal de l'abeille ; c'est aussi le plus grand idéal humain.

❖

Tant que cet idéal ne sera pas accepté des hommes, il est vain d'espérer pour eux des jours plus doux, nourris d'un miel plus savoureux. Le mal dont nous souffrons, l'inconcevable désordre dans lequel nous nous débattons, n'est que le résultat de notre aveuglement, du sens que nous avons perdu des réalités constructives, de ce que nous avons oublié que rien ne peut s'accomplir sans la coordination des forces organisées, disciplinées dans un but d'intérêt général. Il n'est pour l'édifice pas de solidité possible si chaque ouvrier place sa pierre suivant son bon plaisir, sans égard pour le plan d'ensemble ; il n'est pas de vie puissante pour une Société si toutes ses forces agissantes n'adhèrent pas entre elles, dans une cohésion volontaire, en vue d'un idéal commun.

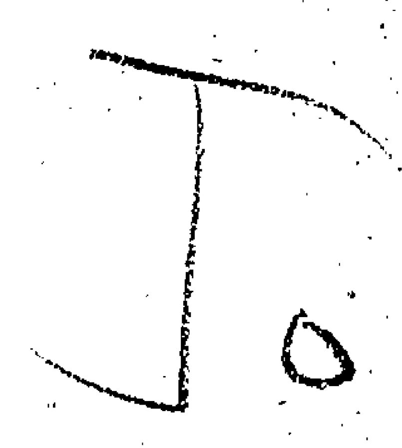
C'est à l'esprit corporatif, qui est celui de coopération que nous devons les seules traces vivantes du passé ; après lui, à mesure que la passion individualiste lui succédait, nous voyons l'œuvre s'affaiblir. Dans une discipline parfaite, dans la coordination des efforts, les cathédrales s'élevèrent si grandes, si puissantes, que la cathédrale de Reims est restée là debout, affirmative et hautaine, devant l'acharnement des destructeurs. Qu'importait à ces sculpteurs admirables, que leur nom soit glorifié ? et que savons-nous d'eux ? Mais la cathédrale est là, elle existe, de par la volonté de la corporation.

Les temps reviendront-ils où les êtres humains se sentiront liés les uns aux autres, par un devoir commun ? et les meilleurs d'entre eux ne pourraient-ils dès aujourd'hui vivre cet idéal ?

Quand les hommes au fond de leur cœur inscriront la suprême leçon qui leur est donnée par l'Abeille, ils comprendront le vrai sens de ce mot, si souvent répété : *Servir*.

A l'œuvre créatrice qui se nourrit des fruits de leur vie journalière, qui s'embellit du don généreux de leur cœur, ils offriront avec joie leur récolte, sans souci de leurs propres besoins. Alors rayonnera la grande Vérité apaisante :

C'est *par* vous, non *pour* vous, que la Famille, que la Société que la Patrie existent, que l'Evolution se déroule. *Par* vous, non *pour* vous que le plan de Dieu s'accomplit.



Miracles.

A. Georges BELLISSENT.

L'ordre de la nature est un miracle beaucoup plus grand que ne serait l'intervention passagèrs d'une loi naturelle.
SPINOSA.

— Je croirai aux miracles, me dit mon ami Septicus, quand je verrai un Christ marcher sur les vagues, faire lever un nouveau Lazare, apaiser les flots déchaînés.

Las! les miracles — si fréquents au Moyen-Age — ont disparu avec la science. Elie ne fait plus descendre le feu du ciel et ne s'élance plus dans les nues; Moïse n'entr'ouvre plus la mer. Le discernement des miracles est un critère d'ignorance... ne me dis pas que tu les admets...

J'ai répondu :

— Le miracle que tu réclames est d'une conception païenne qui bouscule la loi divine : si je voyais se dresser un mort je croirais moins à Dieu qu'au diable...

Ne suis-je qu'un pauvre crédule égaré parmi les savants et les forts ? Non, non! mon credo n'est pas le *credo quia absurdum*, il est fait de constatations. Et que demandes-tu des miracles quand tout est miracle ici-bas ?

J'ouvre les yeux; et toutes les splendeurs du monde m'appartiennent : les bois, les grands fleuves qui grondent, les ruisseaux clairs sur les cailloux, la houle frissonnante des épis, l'incendie des soleils couchants, les douces aurores au doigt de rose...

Miracle encore : je ferme les yeux et je fais la nuit... Et le miracle continue, ma nuit se peuple : les ors scintillent, les saphirs, les émeraudes, les topazes, la gamme éblouissante des gemmes défile devant moi en lumineux kaléïdoscope; les forêts fantastiques où rêva Gustave Doré, parmi les chênes monstrueux aux racines méchantes et les gnomes, l'éternité des printemps et le parfum de leurs arbres blancs, les îles heureuses qu'a prévues Besnard, les plus passionnants contes de fées filtrent sous mes cils abaissés.

Que je veuille, et je hante le Palais chargé d'Histoire, le Musée où resplendissent Botticelli et Mantegna, le chaume aimé — lourd de souvenirs — où la haute flamme des fagots illumine le cuivre des calels...

Dans le *de profondis* de ma nuit passe l'âme des chers disparus et mon rêve brumeux emprunte les teintes chaudes de la vie d'hier...

❖

Ma nuit finira, s'évanouira dans la lumière. Cette lumière *que tu ne verras jamais* — entends-tu bien, ami Septicus — et qui dessine *seulement* les choses, parcourt — miracle — — trois cent trente mille kilomètres à la seconde et il est — folie — des terres si lointaines qu'elle ne les atteindra jamais !

Néant des mots : l'étoile Arcturus est éloignée de nous de trois cent vingt-quatre mille milliards de kilomètres; pendant des billions et des trillions de lieues se lève l'infinité des astres; et la chose qui ne commence ni ne finit — l'illimité — est un miracle...

Que je veuille encore et je fouille cette nuit, je franchis ces nues d'un grand coup d'aile. Je vis au sommet des siècles défunts, tout le passé des peuples est à moi. Si je veux, si mon esprit erre, je me penche — miracle permis — sur le gouffre des millénaires...

As-tu jamais songé — Septicus — au miracle de la cellule qui contient l'humanité frémissante dans une poussière d'un dix millième de millimètre, au miracle de l'atôme qui est le monde organisé ? Que penses-tu aussi du miracle de l'attraction qui fait décrire autour du soleil aux planètes des orbites elliptiques, des orbites paraboliques aux comètes, qui fixe le système des satellites autour de leur planète, règle leur cours et qui produit la pesanteur; de la gravitation entre les astres, etc... Lorsque tu me diras avec Newton «*que l'attraction s'exerce en raison directe des corps et en raison inverse du carré des distances* » que m'expliques-tu du miracle ? Et si tu admets celui-ci, n'acceptes-tu pas avec Fourier l'attraction passionnée qui fait graviter les passions ou les forces de l'âme humaine dans l'unité de l'ordre divin?

Je crois au miracle de l'électricité qui conduit la voix et la foudre, forme les pluies, la grêle et l'éclair, fait monter la sève de l'arbre, circuler le sang de tes veines, volatilise le plus dur métal — ces mystérieux impondérables que vous appelez platement « phénomènes » ils sont pour moi miraculeux.

Je crois au miracle de la flamme qui — du rubis si pur des braises — subtile, lécheuse, aérienne, élance en joie vers le ciel bleu son cône gazeux où l'outremer, les laques rosées et le blanc s'épousent...

Je crois au miracle de la fleur dont le pollen peut voler des lieues sur l'aile du vent avant de trouver la corolle où l'attend un frémissant pistil, au gracile miracle de la fleur, lit nuptial des plantes, sanctuaire embaumé où s'accomplit le grand mystère.

Je crois à l'humble miracle de l'insecte lorsque j'apprends que les termès (*) bâtissaient en Afrique et en Asie des nids de trois mètres de haut et qui défient l'acier des pioches — alors que l'art de la maçonnerie était encore inconnu des hommes; quand je vois des métamorphoses — morts successives — vies renouvelées — plaider contre la nihilité de la tombe plus savamment qu'un Pythagore.

Je crois au miracle de l'amour — être de l'être — âme de l'âme et là, Hartsœker, où vous me dites « *vésicule germinative* », je crois au miracle de l'enfant, au rythme troublant des lèvres jointes...

Je crois au miracle du sommeil quand bat le cœur infatigable malgré la cessation du « moi ».

... Christ a-t-il marché sur la mer; Lazare s'est-il levé dans sa tombe; Dieu apparut-il à Moïse; celui-ci entr'ouvrit-il la Mer Rouge ? Petites questions en vérité...

Les miracles qui t'entourent — tangibles — valent tous les miracles d'antan; mais tu passes indifféremment devant les merveilles avec les yeux dont l'Ecriture a dit qu'ils ne voient point, tu opposes la science — parcelle de Dieu — à Dieu même, sans te douter qu'un jour certain la foi et la science s'uniront dans la vérité.

Crois — Aime — Espère — être de toujours! Au jour de ténèbres où le cœur adoré devient de glace, lève là-haut tes yeux mouillés !

Dis-toi que l'extraordinaire ce n'est pas que s'arrête un cœur, mais qu'il palpite...

Lorsque la voix d'En-Bas te murmure : Meurs comme un chien, mange de la terre et bois de l'ombre, sombre dans la liquéfaction et dans l'immonde contact du ver, n'écoute pas la voix d'En-Bas...

« L'âme universelle — a dit Fénelon — est un vaste océan « de lumière; nos âmes sont de petits ruisseaux qui y prennent leur source et retournent s'y perdre ». De la mer aux ruisseaux, des ruisseaux à la mer, c'est une recommencement éternel...

Crois — Aime — Espère : le miracle qui fait battre ton cœur dans l'anéantissement du sommeil peut élever à jamais ton âme par l'éblouissement des étoiles !

Georges WERNERT.

(*) Sorte de fourmi.

Variétés.

Conte d'Epiphanie.

Les Trois Mages sont, l'autre année, partis pour aller vers l'Etoile qu'ils ont vue se lever. Sans doute la route est-elle parfumée de myrrhe, de nard et d'encens, cependant elle semble plus longue que jamais. Il faut peut-être que les Mages aient tout vu avant d'arriver au lieu de la Nativité. Il y a des pays que la guerre a ravagés, il y en a où l'on s'entretue encore. Partout le pain et les fruits sont rares. L'an dernier l'on avait entendu des paroles de Paix. Cette année, chacun semble ne plus penser qu'à des querelles possibles.

❖

Les Mages ont suivi l'Etoile; ils ont traversé de grandes villes où la frénésie du luxe et de la jouissance a fait oublier jusqu'aux plus élémentaires des devoirs sociaux. La folle Humanité semble plus folle que de coutume.

Partout où ils ont passé, les Mages semblent avoir semé le germe mystérieux d'une foi nouvelle.

❖

Ils vont et par les pays où les a conduit les hasards de leur route, des espoirs étranges semblent éclore dans le cœur de tous. Des prophètes se lèvent qui annoncent des temps nouveaux. Les plus incrédules se demandent si vraiment il n'y a point place pour les plus magnifiques espoirs et si l'homme n'est pas tout de même meilleur qu'on ne l'avait pensé jusqu'alors. L'on n'ose plus rire lorsque des exaltés s'écrient : « L'impossible sera réalisé ! »

❖

Portant avec eux l'encens et la myrrhe, les Mages sont passés. Et voici que l'aspect de la contrée qu'ils ont traversée change; les ruines se relèvent ; une activité fiévreuse repeuple leur désert. Dans ceux où la disette, depuis tant d'années est souveraine, les vieux et les hommes mûrs, réunissant leurs enfants dans les plus beaux jardins, leur donnent leurs meilleurs fruits et le meilleur lait, et affirment gravement leur foi dans l'avenir.

❖

Demain!... La Cité de demain, l'abondance de demain, la joie, l'amour fraternel, oh! demain!... en qui l'humanité toute entière espère.

Et voici que tous les vœux, tous les rêves, toute l'ardeur inquiète, toute la recherche, toute la volonté des peuples se dresse ardemment vers ce jour qui est annoncé et où la lumière succèdera aux ténèbres de l'orage.

❖

Et les Mages continuent leur route sinueuse vers le but glorieux. Leur regard semble ne point voir la terre et les peuples ne savent au juste qui ils sont, mais tous se demandent, en les sentant passer : Vers qui vont-ils ceux-là, chargés de leurs riches présents ?

X...

Pour la Vérité intégrale.

En dehors de la voie sensorielle, l'homme a trois moyens de connaissance : la Logique, la Foi, l'Intuition. Le positivisme scientifique n'admet que la Logique, il rejette brutalement la Foi et l'Intuition. Le but de cet article est de montrer que l'attitude positive est erronée, qu'elle arrête l'essor de l'humanité vers la Vérité totale, lui arrache véritablement les ailes.

❖

Les sciences, a dit Condillac, ne sont que des langues bien faites. Cet aphorisme de l'abbé philosophe est justifié aujourd'hui par la critique scientifique de Poincaré, de Duhem, de Le Roy, etc...

Une science est, en effet, un *langage descriptif* qui nous permet de résumer pour nous-même un grand nombre d'impressions et de rendre le fruit de ces impressions communicable, qui permet de rendre notre effort d'appréhension des choses extérieures commensurables avec le travail analogue fait par les autres.

Une formule n'est en somme que la *narration condensée* d'un phénomène. Ainsi, par exemple, prenons la chute des corps dans le vide. La formule est $e = 1/2\, g t^2$. Cette formule est la narration du phénomène, elle nous raconte à un certain point de vue les diverses phases de la chute; nous connaissons par elle la position et la vitesse du corps à n'importe quel instant. Les différentes langues qui constituent les sciences particulières sont régies par la même grammaire : la *Logique*. Ces langues étant un bon *langage descriptif* dont la valeur est de plus en plus reconnue dans son usage, tant interne qu'externe, la valeur pratique de ce langage tend bientôt à nous le faire prendre pour *rationnel* et la Logique devient ainsi le *Canon de la Vérité*. Quand on parle, il est clair que l'on ne peut pas tout dire à la fois, d'où la nécessité pour le discours de faire un *morcelage* des objets qu'il décrit. Donc la *Logique n'a de valeur que pour certains aspects de la Réalité détachés de cette réalité par le morcelage*. Un raisonnement logique ne vaut par suite que dans *certaines limites*. Que dirait-on, par exemple, de l'architecte qui raisonnerait ainsi : dix ouvriers ont construit une maison en deux ans et vingt ouvriers construiraient une maison pareille en un an. Il y a donc proportionnalité inverse. Donc 40 ouvriers feront la maison en six mois et 7,200 ouvriers la feraient en un jour. On voit à quel moment l'architecte se trompe, c'est quand il continue à appliquer un raisonnement *en dehors de certaines limites*. C'est exactement ce que font à propos du *Principe de la conservation de l'Energie*, les philosophes qui veulent en tirer le déterminisme universel et la négation de la liberté morale.

La Réalité est *continue*, elle est *mobilité* et *devenir*. Or, les aspects de la réalité détachés par le morcelage du raisonnement logique sont *immobilisés* et en quelque sorte *solidifiés*, comme les plantes d'un herbier dont on a retiré la vie pour *fixer* un *moment* de leur évolution.

Aussi Bergson a dit : « Notre logique est la logique des corps solides ». Le biologiste le Dantec est arrivé à la même conclusion par une autre voie. La logique est donc impuissante à raisonner sur le *changement* et à exprimer *la Vie*.

Le célèbre sophisme de Zénon d'Elée, pour prouver l'impossibilité du mouvement, montre sur le vif cette inaptitude du raisonnement logique à exprimer le changement par suite de sa méthode de morçelage. Ce sophisme se réduit à ceci : Soit un mobile M allant en ligne droite de

A en B. Pour atteindre le point B, M doit *d'abord* atteindre le point C, au milieu du segment AB. Mais pour atteindre le point C, M doit *d'abord* atteindre le point D, milieu du segment AC. Le raisonnement peut se continuer indéfiniment, donc le mobile M n'atteindra *jamais* le point B et pourtant M atteint *effectivement* le B. La soi-disant réfutation de ce sophisme par la sommation de la série convergente $1/2 + 1/4 + \ldots$ n'en est pas une car elle répond à la question *quand* mais pas *comment*.

On voit donc qu'il est impossible de reconstruire ni soi, ni le monde, ni une évolution, une vie morale avec un enchaînement serré de syllogismes, car ce faisant, on s'aperçoit bien vite intuitivement que l'on a laissé échapper plus de réalité que l'on n'en a capté.

La Logique étant inapte à enfermer la vie dans ses cadres, il en résulte qu'elle est incapable de résoudre les grands problèmes métaphysiques d'intérêt vital pour l'Homme.

L'Histoire des systèmes philosophiques, intellectualistes *contradictoires* édifiés par des *hommes de génie* en est la preuve expérimentale.

(*A suivre.*) A. AMIEL.

La Paix Humaine.

X

Fraternité.

Depuis l'armistice, les hommes d'Etat les plus fameux ont tour à tour proclamé la nécessité de renoncer au « vieil état de choses » et de s'organiser pour la préparation d' « un monde meilleur ».

Nous avons pu ainsi reconnaître quelques-unes de ces vieilles formules humanitaires (truismes sonores dont fourmille le formulaire sociologique), à l'aide desquelles on berna notre jeunesse ardente, et poursuivre, dans le déduit de sentences obscures, notre vieux rêve désenchanté.

Mais ce serait une erreur de croire qu'on puisse indéfiniment faire avaler au peuple plus de mots que de pain. Le peuple, hélas! est repu de verbalisme. Et, comme la révolution l'a fait libre — ce dont il se flatte — et qu'il se croit souverain, il a commencé à sa façon la démolition de l'édifice social qu'on l'invitait à détruire et que la guerre mondiale a ébranlé.

❖

L'heure est grave. Et les évènements de cette heure grave commandent impérieusement aux hommes d'Etat de faire un choix plus judicieux des formules sociologiques à l'aide desquelles ils s'efforcent de conquérir la confiance et la docilité du peuple.

Il ne s'agit plus de ruser, de chercher à leurrer son semblable et à se leurrer soi-même, en le grisant et en se grisant soi-même de paroles qui ne sont que d'aveuglantes fleurs de rhétorique et non les articulations étudiées d'un programme positif.

Certes! il faut parler au peuple. Mais il faut lui parler un langage clair, précis, honnête.

On lui a dit qu'il fallait que le vieux monde finisse. Or il s'acharne déjà à le détruire; et les coups redoublés de son pic de démolisseur, lancé à la volée, avec brutalité, ébranlent en ce moment, ici et là, les œuvres vives de l'édifice.

Me taxera-t-on d'exagération si je déclare tenir pour folle toute tentative qui viserait à arrêter cette démolition brutale? En vérité, le vieux monde s'écroule. Et l'heure vient où il doit être abattu. Mais si c'est une folie que de vouloir arrêter le bras crispé qui lance le pic sauvage, c'est un devoir de le diriger, car dans ce vieux monde, par les uns maudit et auquel les autres s'accrochent avec désespoir comme à leur seule raison d'être, il y a des choses augustes à sauver; et, parmi ces choses augustes, il y a la Famille, il y a la Patrie, il y a le destin prodigieux de l'Humanité.

❖

Or, pour que le destin de l'Humanité s'accomplisse le moins douloureusement possible et que la paix humaine soit, il faut accroître sans cesse le nombre des hommes de bonne volonté, puisque c'est à eux seuls que la paix est donnée.

Pour cela, il ne suffit pas de crier : « le vieux monde se meurt; un monde nouveau, un monde meilleur va naître ». Il faut préparer l'avènement de ce nouveau monde. Il faut d'abord que l'Amour incarne et développe en notre cœur son image fidèle et que notre raison lui prépare sur la terre ferme, et non plus dans les nuées chimériques, des fondations inébranlables sur lesquelles, progressivement les générations futures poursuivront, l'une après l'autre, sa construction harmonieuse, dont le faîte, fabuleusement élevé, doit permettre, dans les siècles des siècles, l'union permanente et directe de la terre au ciel, de l'homme à Dieu.

❖

Pour que le destin de l'Humanité s'accomplisse, il faut donc renoncer aux errements anciens. Il faut non seulement s'abstenir des truismes sonores, des formules humanitaires dont l'imprécision dangereuse et l'harmonie purement verbale ont égaré le bon sens populaire. Il faut aussi renoncer aux grèves et aux lok-outs qui sont des générateurs de misère et de haine. Il faut ne plus commettre l'erreur de céder au chantage de ceux qui, audacieusement, ont substitué leur volonté despotique à la volonté passive du peuple, et par conséquent ne plus essayer d'endormir la volonté de rectification des travailleurs par une politique d'expédients, tels, par exemple, que le mirage de l'élévation des salaires qui, à l'instar des grèves et des lok-outs, ne solutionne pas mais aggrave au contraire le problème de la vie sociale.

Il faut que les frères ennemis d'hier et d'aujourd'hui s'associent, dès demain, pour l'établissement de la paix humaine; que les efforts de chacun tendent invariablement vers la coopération; qu'il n'y ait plus, dans toutes les classes de la société, *que des hommes de bonne volonté*.

Pour cela, il faut qu'après avoir acquis la conscience de ses droits, l'homme acquière enfin la conscience de ses devoirs.

❖

Mais comment l'homme pourra-t-il acquérir la conscience de ses devoirs? Il ne le pourra qu'en obtenant la connaissance des grandes lois de la nature et en prêtant une attention de plus en plus grande aux conseils de l'hôte inconnu, dont la voix mystérieuse vient parfois troubler son cœur farouche.

La conscience des devoirs implique nécessairement la conscience de l'Unité. Et c'est pourquoi il ne peut y avoir de communisme durable, de *collectivisme*, tant que cette conscience de l'unité n'aura pas été pleinement acquise par l'Humanité, cet état social ne pouvant être établi par la contrainte, mais par le libre consentement de tous.

Il faut donc, de toute nécessité, laisser subsister encore la conception individualiste de la société jusqu'à ce que l'in-

dividu, selon les directives du christianisme, soit évolué au point de consentir à sacrifier son individualisme à la collectivité.

❖

Le seul programme social, dont l'application puisse amener progressivement la paix entre les hommes, est un programme moral, basé sur trois lois fondamentales de la Vie : *Unité, Evolution, Causalité.*

La connaissance de ces lois éclaire l'homme à la fois sur le mystère de son origine et de sa destinée, ainsi que sur l'injustice apparente de l'inégalité des conditions de la vie sociale à laquelle il participe dans son existence actuelle; elle montre également l'erreur des violences que nous avons relevées, au cours de cette étude, au compte de l'individualisme.

Elle nous permet de comprendre, grâce aux renaissances successives qu'implique l'évolution, que s'il y a égalité réelle entre tous les hommes, puisqu'ils ont même origine et même destin, il y a inégalité fatale entre eux dans le temps et dans l'espace, puisqu'ils sont entrés dans l'évolution en des temps différents et qu'ils avancent en quelque sorte en file indienne. Elle permet donc de concilier l'*égalité* et la *hiérarchie*, et d'éviter ainsi une erreur sociale grossière dont il n'est pas besoin de souligner la gravité.

Par la preuve qu'elle apporte de l'identité réelle de tous les êtres, et par conséquent de la fraternité de tous les hommes, elle montre la valeur du sacrifice de l'individu à la collectivité, et nous présente le bonheur de l'Humanité dans l'indivision la plus absolue. Elle nous renseigne enfin sur la conception réelle qu'il importe d'avoir de la *liberté*, dont l'exercice à contre sens met aussitôt en action la loi régulatrice de causalité.

❖

Comme on le voit, la question sociale, la question de l'évolution humaine, est une question dont la solution se trouve écrite dans le mystère des cieux. Pour trouver cette solution difficile et pressante, il faut donc, comme je l'ai dit, regarder et interroger le ciel et comprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain.

Si les religions, faisant enfin trêve à leurs querelles de clocher, décidaient de se confédérer à leur tour et proclamaient, à la face du monde acharné à se détruire, les quelques vérités essentielles qui constituent la base commune de leurs doctrines; si elles approuvaient solennellement un enseignement commun capable de faire comprendre à l'homme, sans heurter sa raison, qu'il n'est qu'un passager sur cette terre, qu'il n'est pas seulement un être de matière périssable, mais qu'il est aussi esprit et qu'il doit vivre de la vie de l'esprit, elles faciliteraient grandement l'établissement de la paix humaine; car, confédérées, elles représenteraient une force irrésistible qui entraînerait l'humanité entière.



Quoiqu'il en soit, la Paix ne pourra véritablement commencer de régner entre les hommes que lorsque ceux-ci auront appliqué à la solution de la question sociale le programme moral, basé sur les lois d'*Unité*, d'*Evolution* et de *Causalité*, qui est le programme théosophique, c'est-à-dire lorsqu'ils auront commencé à vivre de la vie de l'esprit.

Alors sur les frontons, comme dans les cœurs, un seul mot restera, dont les caractères d'or illumineront le monde : FRATERNITÉ.

FIN

Ludovic ROCHET.

Madame Besant à la Branche Action.

(Résumé d'une conférence faite aux M. S. T., invités par la Branche-Action-Londres, 12 novembre 1919).

A mesure que les années se succèdent, nous reconnaissons de plus en plus la nécessité de nous consacrer au service social sous toutes ses formes. De grands changements se préparent, et sont inévitables, beaucoup parmi nous pensent qu'ils seront vraiement un bien pour le pays, si ils sont pénétrés de l'esprit théosophique. J'ai toujours insisté auprès des membres depuis que je suis devenue Présidente de la S. T., en 1907, pour qu'ils se répandent, par monts et par vaux — comme dit le vieil adage, — pour inviter les gens à venir à nous. Ils doivent non seulement essayer d'accroître le nombre des membres, puisque c'est en eux que nous trouvons nos travailleurs, mais bien plus encore se porter dans toutes les voies d'activités nationale, politique et sociale pour y faire pénétrer l'esprit de sacrifice, et de travail volontaire pour le bien commun.

L'idée que l'Etat a le droit de réclamer ses enfants comme nation organisée, se trouve chez les Grecs et les Romains, et même dans toute l'Asie. Trop souvent on a considéré le gouvernement et la nation comme des entités distinctes, et même adversaires. Or, le gouvernement de la nation représente sa force exécutive, sa vie, et le sentiment du devoir que nous avons envers cette grande communauté nationale qu'est l'Etat, de laquelle nous tenons tout notre héritage, à laquelle nous devons toute contribution possible pour l'avenir, doit devenir vivant en chacun de nous.

J'imagine que l'idéal de la Branche Action, sera quelque chose de semblable, un centre vivant, dont l'idée inspiratrice sera celle de parfait et joyeux service, envers toute la nation. Il serait pourtant inutile de parler de ces choses à grand trait, si nous ne concevions le détail de tout ce qu'il y a à faire, et, comme nous ne sommes pas seulement membres d'un Etat, mais que cet Etat, à son tour, est membre de la grande famille des Etats, il faut étendre notre devoir, aux autres nations, et former un lien idéal par le service. Ceci est surtout important après l'affreuse guerre qui vient de sévir pour que puisse s'éteindre graduellement les haines internationales qui sont nées d'elles ou qui les ont précédé.

La Branche Action a fort bien débuté, en tant que service bien compris, rendu à un autre peuple. Nous serons bientôt renseignés sur le premier résultat de son activité par les huit volontaires qui sont allés en Hongrie, grâce à la Société de «*Save the Children Fund* » qui pouvait fournir l'argent, mais non les travailleurs. Inutile d'insister sur les choses terribles qui se passent là-bas; j'y fais seulement allusion pour montrer que la Branche Action s'est posée nettement devant le travail qui est à faire. C'est d'un heureux présage qu'elle ait pu réunir les huit personnes qui ont bien voulu aller en Hongrie pour organiser l'aide à donner aux enfants de Budapest.

Je crois qu'une action du même genre serait nécessaire à Vienne. Ces deux pays semblent être ceux qui ont le plus besoin de secours. La Pologne devra aussi être aidée, non pas financièrement, mais pour reconstruire sa nationalité déjà ancienne.

Mais comme la plupart d'entre vous ne peuvent s'éloigner de chez eux pour faire un travail international, il faut se rendre compte de ce qu'il y a à faire, dans le pays même, et du genre de travail dont on se sent capable, du temps dont on peut disposer.

Il y a une entreprise énorme c'est de construire, comme il convient, la Ligue des Nations. On dirait qu'elle est plus ou moins populaire, en tout cas elle est, pour le moment, bien plus une ligue des Gouvernements, qu'une ligue des Nations. Au début elle ressemblait à une prise de propriété des pays occidentaux, sur le reste du monde. Cette Ligue dépendra grandement de l'idéalisme des peuples qui la formeront, et un bon travail de propagande est nécessaire. C'est un idéal qui peut avoir des réalisaions splendides, si les nations occidentales ne s'en servent pas comme un instrument de tyrannie. Le devoir de tous est d'aspirer à ce qu'une telle Ligue puisse s'établir et se substitue aux terribles guerres qui, jusqu'ici, ont été chargées de résoudre les désaccords nationaux et internationaux; c'est pourquoi nous devons faire tout ce qui est possible pour qu'elle débute dans les meilleures conditions.

Si vous trouvez un bon nombre de travailleurs, désireux de se donner au travail, suffisamment disciplinés, pour fixer eux-mêmes le temps dont ils peuvent disposer, et le travail dont ils sont capables vous aurez fait un grand pas dans la voie d'organisation de ce service public fait en coopération, qui est le meilleur des systèmes. Je pourrais aider à faire une esquisse du travail utile, mais il n'est pas nécessaire de faire l'esquisse du tableau, tant qu'on n'a pas les moyens de l'exécuter. Nous avons besoin d'un grand idéal pour nous inspirer et pour rester dans la bonne voie, il nous faut des membres, travaillant avec soin et exactitude, qui acceptent une part active dans l'étude du travail, nous avons aussi besoin de finances afin de pouvoir entreprendre.

Je m'adresse spécialement aux jeunes parmi vous, à ceux qui ont plus de loisirs que leurs aînés, pour qu'ils voient dans ce travail l'appel de cette grande force, dont parlait Mathew Arnold, ce pouvoir qui s'impose joyeusement, trouvant sa voie à travers les cœurs, et les mains de ceux à qui incombe le devoir d'exécuter le travail physique, mais qui est toujours sous l'inspiration superphysique du service. Cela pour que les nations deviennent ce qu'elle devraient être — vraiment organisées, unies dans une grande famille et liée aux autres familles semblables dans ce monde; une grande société coopérative d'hommes et de femmes, dans laquelle nul ne serait misérablement pauvre et nul irraisonnablement riche.

(Extraits du *Vahan*, décembre 1919).

L'École Idéale.

(Suite)

5° Enseignement.

Les professeurs ne se bornent pas à faire des cours proprement dits. L'enseignement s'adapte aux nécessités. L'élève plus faible est pris à part et le maître le fait travailler jusqu'à ce qu'il ait vaincu la difficulté qui l'arrête.

Jamais le professeur ne perd de vue la nécessité de former le jugement et le raisonnement de l'élève, aussi cherche-t-il à simplifier les enseignements, à en faire assimiler la synthèse plutôt que de surcharger la mémoire de recueils indigestes

Le silence est observé dans les classes, mais il n'est pas obligatoire, et, quand la leçon le permet, les élèves échangent leurs idées avec le professeur. Dans une classe de littérature, par exemple, un morceau d'un auteur est lu par un élève, commenté par un autre, discuté par tous; chacun est appelé à donner son opinion motivée et le maître n'impose pas la sienne, mais explique la méthode à prendre pour se faire un jugement sur une œuvre littéraire. La préoccupation du maître est d'inculquer le goût du travail en rendant la leçon aussi intéressante que possible. Il est remarquable de voir comment l'attention et le silence sont observés dans les classes où ce silence n'est pas imposé.

Cette méthode d'enseignement a de grands résultats chez les jeunes enfants qui se rendent à l'appel de la cloche de la classe, avec la même joie qu'à celui de la récréation.

J'ai été frappée de la force des enfants en dessin; là, comme ailleurs, ils étaient au-dessus de la moyenne. La plus grande liberté leur est accordée. Par exemple, le professeur raconte ou lit une belle histoire et, pendant son récit, chacun dessine ce qui le frappe le plus dans cette histoire. Ces dessins, informes au début, deviennent (bien corrigés), très intéressants et les progrès y sont rapides.

La classe des petits s'acheminait un jour dans les champs, chacun portant à la main un crayon et un cahier. On se rendait au cloître. Là, on monta au sommet d'une petite tour. La maîtresse prit une boussole, en expliqua le fonctionnement, fit remarquer les quatre points cardinaux sur chaque feuille et, après avoir placé un petit cercle au centre pour marquer l'emplacement de la tour, les petits de 7 à 8 ans, trouvèrent très bien où placer l'église, la mairie, l'école, etc...

Il y a de temps en temps, dans chaque classe, des examens après lesquels il n'y a pas de classements. Jamais de prix ni de récompenses qui peuvent être une source de rivalité ou d'orgueil.

Mais les élèves étant très peu nombreux, sont suivis de près, et si des leçons spéciales sont nécessaires à ceux qui veulent passer des examens de l'état, elles leur sont données. Cette année 1919, la troisième depuis la fondation de l'école, deux jeunes filles ont été reçues au concours d'admission à l'Université.

Le samedi, les filles sont initiées aux soins du ménage. L'enseignement Montessori est donné aux petits enfants des écoles théosophiques, ainsi que celui de l'Eurythmique, des Travaux manuels, de la Gymnastique, de la Musique, etc...

6° Santé.

Le régime de l'école est végétarien, mais la plus grande tolérance étant la règle, un autre régime peut être accordé à un enfant, selon le désir des parents. L'inspection de toilette est faite, chaque matin, par la directrice de l'école qui surveille personnellement la toilette des enfants, matin et soir.

La vie au grand air, une partie de la journée, rend les enfants vigoureux; les classes sont données sous des hangars quand le temps et la sorte d'études le permettent. Les classes étant de 40 minutes à 1 heure, ne fatiguent pas les enfants qui acquièrent vite force et santé à ce régime. Le directeur et les professeurs mangent avec les élèves et surveillent les repas. La cuisine est très bien soignée, très abondante. La famille du directeur vivant avec les enfants, le moindre de leur malaise est aussitôt aperçu et soigné et l'hygiène étant excellente, la santé l'est généralement aussi.

Conclusions.

L'école idéale a pleinement réussi en Angleterre. Elle réalise l'entraînement physique en même temps que le développement moral, intellectuel et scientifique.

Elle forme des enfants heureux et d'un caractère remarquable. Un effort dans ce sens a été tenté en France à l'Ecole des Roches, pour jeunes gens. Mais cette école, qui est en pleine prospérité, s'est cependant transformée à la suite du

changement des directeurs, et est devenue une grande école secondaire en plein air.

Créerons-nous en France l'école en famille, comme l'ont fait nos amis, les Anglais ? Nous le désirons.

Il faut créer des Ecoles non religieuses, mais idéalistes où seront enseignés les principes de la plus pure morale. Un groupe de professeurs qui font de l'enseignement un apostolat non un métier, sont nécessaires pour cela.

C'est une œuvre digne d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent à l'avenir de la Race Française.

M. TERNAUX.

Un Appel.

(Nous reproduisons cet appel émouvant qui ne pourra que toucher nos lecteurs.)

Maintenant que les cris de douleur et de haine des hommes qui se sont battus ont cessé, on entend partout, venant de tous les pays de l'Europe, un cri plus angoissant encore, celui de petits enfants qui souffrent des effets de la guerre. Innocents de tout, c'est sur eux que retombe le manteau de douleur qu'ont porté, pendant cinq années, leurs pères et leurs frères.

Ecoutons ceux qui les ont vus, et qui savent interpréter leurs cris.

En France : Le docteur Calmette, connu de tous, donne la statistique sur l'enfance dans les pays récupérés. Dans les villages de l'ancien front, il n'y a encore ni vaches, ni fourrages, pour les nourrir, et les enfants manquent de lait, sans lequel le lien qui les attache à la vie est rendu extrêmement fragile. Leurs mères, privées de tout, mal logées, forcées de recommencer leur vie, ont repris avec un courage admirable leur lourde tâche, mais ceux de leurs enfants qui ont survécu, dépourvus du nécessaire pendant les longues années de guerre, resteront frêles et délicats si on ne vient pas à leur secours.

En Tchéco-Slovaquie : Communication de lady Muriel Paget.

Les enfants ne vont pas à l'école parce qu'ils n'ont pas de vêtements, et ils ont trop faim pour être capables de savoir ce qu'on leur enseigne.

En Russie : Lettre de Mme Mieluvkov.

La condition des enfants en Russie est atroce. Le manque de nourriture, de vêtements et de linge, aussi bien que des médicaments essentiels, amène une augmentation de mortalité qui atteint dans quelques endroits 95 %. Les nouveaux-nés sont emmaillottés dans des vieux chiffons qui ne peuvent pas être lavés parce qu'il n'y a pas de savon.

En Autriche : De Vienne nous parvient un rapport du docteur Hilda Clark, de la Société anglaise des Amis, qui pendant trois ans et demi de guerre, a travaillé pour les enfants de France :

La tuberculose et les maladies engendrées par le manque de nourriture ont tellement affaibli les mères, qu'il y a non seulement une augmentation sensible du nombre d'enfants morts-nés, mais ceux qui sont nés viables sont beaucoup plus faibles. De ce fait, il résulte que, après l'âge d'un an, presque tous les enfants sont rachitiques et 60 à 70 % d'entre eux, sont victimes de la même maladie aggravée. Un très grand nombre deviennent tuberculeux. Ceux qui survivront seront probablement déformés ou estropiés... Très peu d'enfants passeront l'hiver si on ne les secoure pas.

En Hongrie : Rapport de la Croix-Rouge internationale.

Dans une grande maternité, les couvertures usagées ne peuvent plus être désinfectées à cause du manque de tout matériel de blanchissage et de désinfection. Les matelas sont souillés. Le nouveau-né est enveloppé dans de vieux chif-

---

Lettres de l'Inde.

1912-1914

Par MARIA CRUZ *(Suite)*

Le 9, nous sommes allées le matin à Sarnath, où le Bouddha prêcha pour la première fois. Il ne reste qu'un musée de débris pour archéologues, les ruines presque rasées d'un grand monastère, et ces petits monuments en forme de cloche, appelés « stupas ». Le soir, à 5 heures, d'un blanc sari vêtue, et pieds nus, debout sur une petite estrade carrée où l'orateur peut aussi s'asseoir à l'hindoue, Mme Besant parle aux théosophes des sept chemins que peuvent prendre les esprits libérés. Elle part le soir à onze heures. Plusieurs personnes la conduisent jusqu'au changement de Moghal-Saraï; elles rentrent vers une ou deux heures, et à cinq, sont déjà debout, à leur travail. Nous partons le lendemain pour Bouddha Gaya. Nous ne sommes pas encore descendues que déjà les frères, à qui Mme Besant nous a recommandées (quand je dis « nous » vous comprenez qu'il s'agit de Mme Blech), sont déjà, une lanterne à la main, en train de faire prendre nos bagages. Dans une horrible, étroite petite voiture, toute fermée, sans ressorts ni encore moins de caoutchoucs, nous trépidons à travers des ruelles noires, éclairées par des lampes fumeuses, ou les lanternes des passants, jusqu'à la *maison de repos*. Les frères nous y installent, car il n'y a pas d'hôtel. Nous faisons notre popote. Et le lendemain, dans le même torturant véhicule, nous allons à Bouddha Gaya, à la recherche de l'arbre à l'ombre duquel Guatama a été « illuminé ». La route, heureusement, n'a plus l'aridité poussiéreuse d'Agra ou de Delhi : des bois de palmes, de manguiers, de tamariniers, et un horizon ondulé surprennent agréablement notre vue. On laboure les terres, on arrose, on voit enfin l'espoir d'une récolte au lieu du spectre de la famine. Le temple était enfoncé dans la terre : on est en train de faire des excavations tout autour et de ranger des trouvailles qui, pour le profane, ne sont que des morceaux de pierres gravées. Je ne sais rien encore de ce qu'en tirent les érudits, mais je pense que la bibliothèque d'ici me renseignera. L'arbre s'appelle « Pippala », je vous en envoie une feuille. Les Bouddhas, à l'intérieur du temple, sont gigantesques, dorés, peints et couverts de guenilles éclatantes, style espagnol ou italien. De plus, on arrose le sanctuaire avec du beurre clarifié, aussi nous nous hâtons de prendre la fuite, la vue et l'odorat également offensés. Dès notre arrivée nous sommes assaillies par une bande de guides et de mendiants qui ne nous laissent pas un moment de trêve, et c'est avec peine que nous parvenons à franchir leur cercle pour gagner notre équipage à travers leurs noirs bras tendus.

Les théosophes de Gaya, soixante-six, à peu près, sont tous pauvres. Il y en a qui vivent avec sept roupies (12 francs) par mois. Cependant ils sont en train de construire un très beau bâtiment où il y aura même deux ou trois chambres pour les frères de passage.

fons, et à la fin des dix jours, il est renvoyé littéralement nu. Mère et enfant sont généralement destinés à périr de froid et de faim.

En Allemagne : Lettre de miss Fox, de la Société anglaise des Amis.

L'état de quelques-uns de ces enfants est pitoyable. Ils sont dans leurs berceaux et leurs vagissements vous brisent le cœur. Les pauvres petits sont visiblement écorchés en raison du manque de couches, celles de papier ne durant que quelques heures.

En Europe Centrale : Dans un rapport, le docteur Haden Guest, secrétaire du « Save the Children fund », résume ainsi la situation de l'Europe centrale.

La virulence de la tuberculose augmente dans de très grandes proportions, et prend une forme épidémique à Vienne et à Budapest. Le nombre des cas accroît énormément, la mortalité est double de celle constatée avant la guerre.

Aux consultations d'enfants à Vienne, 80 % des sujets sont atteints de rachitisme aigu et sont lamentablement peu développés pour leur âge. Un retard de croissance de deux ans au moins, peut être constaté dans beaucoup de cas. A Budapest, où la famine a commencé plus tard, 25 % sont atteints.

Ces épidémies, d'une virulence extrême, sont à craindre parmi les populations débilitées. Les conditions en Tchéco-Slovaquie et en Pologne, sont à peu près pareilles.

Ces épidémies dont parle le docteur Guest ne pourront pas être limitées par les frontières des pays où elles prennent naissance. Si on n'y prend garde, elles étendront leurs ravages dans toute l'Europe. Les misères non soulagées de ce pays malheureux deviendront ainsi une menace pour le monde entier.

Un groupe central et international se forme en Suisse et servira de lien entre les différents groupes nationaux et il est à espérer qu'un comité pour le sauvetage de l'enfance sera constitué dans chaque pays de l'Europe.

Ce groupe international aura une caisse commune, à laquelle tous les pays contribueront selon leurs propres moyens, et les secours en argent ou en nature seront partagés où les enfants pâtissent.

....

Mères actuelles, mères futures, femmes de tous les pays animées de sentiments maternels, groupons nos efforts afin de préserver et d'aider la nouvelle génération.

Les enfants de l'Europe portent dans leurs petites mains l'avenir des races de l'Occident. Il nous faut tâcher d'effacer toute trace de sang et de haine avant qu'ils les aient aperçus, afin que la fraternité des nations, s'appuyant sur la fraternité des mères, puisse se réaliser.

Edith M. PYE,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Ancienne directrice de la Maternité des Amis,
à Châlons-sur-Marne (Marne).

Un groupe de femmes françaises s'est formé pour recueillir des souscriptions, dont le produit, transformé en aliments et en vêtements, servira au soulagement des enfants qui meurent littéralement de faim, un peu partout en Europe et surtout en Autriche.

Le Centre d'Action Théosophique sera heureux de recueillir les dons de toute nature qui lui seront envoyés, et de les remettre, au nom de la Société Théosophique de France, à la trésorière de cette Œuvre : Mme de SAINT-PRIX, 87, Boulevard Saint-Michel, à PARIS.

De Gaya à Calcutta, nous avons une nuit de chemin de fer. Le paysage devient de plus en accidenté, vert et tropical. Calcutta est une superbe ville aux rues larges, aux beaux édifices et beaux magasins; elle a, de plus, le généreux Gange au lieu de la maigre Jumma qui, chaque jour, se rétrécit à Delhi. Je ne sais pas pourquoi on n'y laisse pas la capitale.

IV

Adyar, décembre 1913.

A Madras, Mme Besant, avec son auto, attendait Mme Blech. On m'installe entre elles d'eux, et c'est ainsi que je franchis le portail Guest House, apporté par H. P. B., jusqu'au *Guest house* en face du Quartier général, où nous sommes logées, seules pour le moment, mais qui hébergera plusieurs autres personnes pendant la Convention. La maison n'a qu'un étage, toujours genre finca guatemalienne. La chambre de Mme Blech est octogone et vitrée ; une vraie lanterne. La mienne, contiguë, est plus discrète. Nous mangeons dans un coin de la petite cour; mais, ma chère, quelle patience il faut! Mme Blech a son boy; on m'avait procuré une *aya* qui refusa hier de balayer et fut remplacée ce matin par un boy un peu cuisinier. Il nous a fallu acheter de la vaisselle et des provisions, du moins pour le déjeuner du matin et le dîner du soir, car il faut vingt minutes pour aller à Leadbeater Chambers où mangent les pensionnaires.

(*A suivre*).

Cours et Conférences.

Le dimanche 18 janvier, à 4 heures : Explication du *Mystère de la Forêt*, par le docteur H. Jaworski. Conférence réservée aux M. S. T.

Tous les mardi à 5 heures : *Cours de Théosophie*, par Mlle Aimée Blech.

Les jeudi soirs, à 8 h. 30 : cours de 2me année, par Mlle Reynaud

Réunions ouvertes :

Branche Volonté : tous les mercredi à 5 h 30.
Branche Studio : tous les samedi à 4 h 30.
Branche Ananda : tous les mercredi à 2 heures.
Ordre de l'Etoile d'Orient : le dimanche 11 janvier, à 5 heures, conférence réservée aux membres de l'O. E. O. *Les différents modes sauveurs*, par Mlle I. Mallet Audition musicale.

La Directrice Gérante : M. BERMOND.

Imp. Ed. JULIEN, Albi,